

pour le Panthéon; il décide la paix ou la guerre, traite l'Europe du bout du pied. Sa famille, il l'aime; mais il la confond avec sa patrie : son existence est aventureuse, ondoyante, rayonnant partout; existence de bivouac ou de Bohémiens, mais toujours fixe et prête aux balles quand la liberté le veut; son bras est fort, son cœur incorruptible, et sa main, dure comme ses principes.

Il est tout dévouement pour les autres; aussi sème-t-il le dévouement autour de lui. L'un vous raconte qu'il n'a jamais voulu faire savoir à sa mère où il est; elle pourrait l'aider sans doute, mais elle mourrait de chagrin peut-être; son fils aime mieux manger moins, boire à peine, et espérer beaucoup. — Un autre vous apprend qu'il était le neuvième enfant d'une pauvre veuve, laquelle mourut, et les laissa tous bien jeunes et dans un dénûment complet. Son oncle le charron, qui avait trois enfants pour sa part, adopta les neuf de sa sœur, et il en eut douze... Il n'y a que les gens de rien qui entendent ainsi la famille. — Un autre, bien jeune, m'avait frappé; je lui demandai son histoire. « J'avais arrivé « pour la première fois à Paris, me dit-il; ça « vint alors en juillet... lorsqu'on se battit. « C'était pour la liberté, et mon père, qui est « un ancien de l'autre révolution, m'avait ap- « pris que, lorsqu'on fit le 10 août d'alors, il

« en était un. Moi je dis, faut que je fasse
« comme mon père, faut que je me batte; et
« depuis, quand l'émeute revenait, j'y allais en-
« core, parce que nous ne sommes pas con-
« tents; ils m'ont empoigné. — Mais, lui dis-
« je, l'émeute n'est pas une révolution. — Dam,
« répondit-il, j'étais des premiers en juillet,
« et ça avait commencé quasi tout d'même.
« — Est-ce que tu crois à une autre révolution?
« — Eh! eh!... »

Mais entre ceux-là, un des meilleurs, un des plus braves, était un ouvrier imprimeur, nommé Lebon. C'était la probité de cœur la plus noble, le caractère le plus digne, le plus délicat et le plus fier. Chacun l'aimait. On lui avait offert de sortir, pourvu qu'il promît de fuir les groupes. « Quand je suis dehors, répondit-il, je ne de- « mande que du travail; quand je suis dedans, « je ne demande que justice. »

Lebon avait une femme jeune, jolie, propre, dont la bonté adoucissait encore les traits. Elle n'était pas venue depuis huit jours; il paraissait absorbé; il apprit qu'à soixante heures de distance il avait perdu un enfant, et que sa femme lui en avait donné un autre. Le lendemain, la nouvelle accouchée était au parloir; elle était venue à pied, par un temps froid, apporter elle-même le nouveau-né : on l'avait

prise pour la nourrice. Il y avait là de quoi tuer cent petites maîtresses. La femme du prolétaire est plus forte. *La mère et l'enfant se portent bien.*

J'ai parlé des femmes : il est impossible qu'elles n'occupent pas toujours une grande place partout où il faut prendre sa part d'un sacrifice, d'une douleur, d'une infortune ; partout où il faut relever un courage qui fléchit, soutenir un cœur tombant, réchauffer une âme éteinte.

Il en vient à Sainte-Pélagie de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les costumes ; des mères, des femmes, des filles, des sœurs, des amies !... élégantes, simples, négligées, gentilles, bonnes, laides, gaies, tristes ; elles passent vite, regardant à peine ; carlistes ou républicains, prolétaires ou aristocrates...

Car il y a aussi à Sainte-Pélagie un pavillon réservé à l'aristocratie. Ces aristocrates sont des condamnés politiques ; c'est-à-dire, pour la plupart, des écrivains, des journalistes, M. Bascans ou M. Genoude, M. Thouret ou M. Leduc, M. Lapelouze ou M. de Brian. Le pavillon aristocratique a aussi ses mœurs à part ; il s'y conserve un peu d'étiquette, le temps s'y traîne plus lentement, la vie y est moins bruyante et l'escalier plus propre.

Cependant on y fait de la musique, on y re-

çoit ses amis, on s'y réunit, on y cause, on y rit même parfois...

Comment en serait-il autrement ? Grandville et Forest y viennent souvent ; et, là, se trouve aussi ce Juvénal de Philippon qui inventa la caricature.

Le jour où Philippon est entré, nous avons ri ; Philippon et Thouret prisonniers inamovibles ont une gaieté plus inamovible encore. — Philippon et Thouret avaient un ménage... celui de Thouret très-légitime : celui de Philippon... je vais vous dire ; si vous voulez. —

Tous les jours montait chez lui une jeune femme brune et vive, mais excellente, avec une petite fille de cinq ans. Je crus que c'était sa femme, je crus que la petite était sa fille. Il n'en était rien, Philippon m'expliqua tout.

A l'époque où il était à Lyon, il connut Agathe, Agathe qui avait seize ans, qui était piquante comme nos filles du Midi, qui avait, comme elles, le cœur si franc, si bon, et la tête si prompte.

Je ne sais combien de roués, jeunes et vieux, menaçaient son innocence. Philippon voulut la préserver de très-bonne foi, il gagna sa confiance, il l'aima, il la respecta même longtemps... Mais il avait vingt ans... elle en avait

seize à peine!... D'ailleurs, elle avait perdu sa mère, et son père, *licencié de la Loire*, l'avait retrouvée déjà grande, déjà jolie, si jolie, hélas! qu'un autre amour que l'amour paternel s'était emparé d'une tête affaiblie par les blessures qu'elle portait, tête malade, égarée, presque perdue. Agathe n'avait donc pas dans sa maison un appui; elle demandait à Philippon de la sauver de tout ce qui l'entourait... Philippon la sauva, il la sauva beaucoup... trop peut-être, car la nécessité d'un avenir à préparer, d'un état d'artiste à se faire, força le jeune homme à voyager. Agathe lui était toujours chère... mais les voyages offrent tant de distractions!...

De son côté, Agathe, après avoir beaucoup pleuré, se consola, les séductions l'entourèrent, un jeune homme, surtout, suivait ses pas depuis long-temps, un jeune homme assez agréable de figure, riche, et très-amoureux!... Le temps s'écoulait... trois ans s'étaient passés... Il redouble de constance, d'hommages; il offrit sa main; il réussit trop tôt, il fut heureux, il devint père...

Alors Philippon revint à Lyon, et deux jours après son arrivée, une femme se précipite à ses pieds en pleine place publique; elle lui demande pardon; elle pleure, elle s'accuse, elle l'accuse. La scène fit grand bruit, mais la position était

changée, les devoirs l'étaient aussi; Philippon repartit pour Paris; Agathe attendait le jour de son mariage avec le père de son enfant.

Mais la famille du jeune homme songeait à augmenter par une alliance opulente une fortune déjà considérable. La cupidité est hydropique. D'abord on néglige Agathe; bientôt on la délaisse, son père devient complètement fou, sa petite fille tombe malade.

Elle apprend alors qu'un autre mariage est préparé, et qu'elle est trahie.

Pendant plusieurs jours elle dévore sa douleur, sa petite fille se rétablit un peu. Un soir, elle se dirige vers la maison de l'homme qui l'a abandonnée, elle l'attend à sa porte extérieure jusqu'à minuit: bientôt il monte sans la voir; elle le suit au quatrième étage où était son appartement; elle n'ose plus entrer, le cœur lui manque. Mais le jeune homme était avec son cousin, et tous deux, ils riaient d'elle...

Elle ouvre brusquement la porte de cette chambre: « Je viens vous recommander votre fille, dit-elle: quant à mon père, il n'a besoin ni de moi, ni de vous, il est mort hier, et moi que vous tra-hissez, je ne supporterai pas la honte qui m'attend. »

Alors elle court vers la croisée et se précipite. La fenêtre donnait sur une ruelle derrière

laquelle était un bras de la Saône, et sur ce petit canal, quelques planches.

On croyait la trouver morte... un miracle, une combinaison inouïe, fit qu'elle tomba sur une de ces planches qui amortit la chute... on devine cependant dans quel état on la releva.

Eh bien, cet accident qui avait paru faire une grande impression sur ce jeune homme, ne le ramena pas à de meilleurs sentiments. Il crut pouvoir tout racheter avec un peu d'or... mais il ne voulait pas donner un nom à sa fille, et Agathe refusa tout.

Philippon apprit à Paris cette tragique histoire. Un jour il voit entrer chez lui cette pauvre Agathe avec sa fille, il est bientôt informé qu'elle manque de tout, et frémit, en songeant où peut la conduire son désespoir.

Il va la chercher et lui dit : « C'est moi qui t'ai
« le premier entraînée dans cette voie malheu-
« reuse; c'est moi qui dois venir à ton aide. Tu as
« un enfant dont le père s'est indignement con-
« duit; j'adopte cet enfant: je travaillerai pour
« elle. Quant à toi, si tu veux partager ma vie, je
« serai trop heureux de te faire oublier les torts
« que j'ai pu avoir envers ta jeunesse. »

Depuis ce moment la petite fille d'Agathe appelle Philippon son père; Agathe est enchaînée à lui par un amour qui n'avait jamais été ef-

facé, et que la reconnaissance rend plus vif encore.

Dans l'autre pavillon les deux partis se placent parallèlement, gardant leur distance, et frémissant à la seule pensée d'une alliance possible entre leurs opinions.

Dans celui-ci, les scrupules sont moins grands, les lignes plus obliques, on ne se confond pas, mais on n'affecte pas l'isolement.

Il en résulte quelquefois des rencontres assez bizarres.

Un jour, par exemple, que j'étais descendu chez le docteur Gervais, M. de Laplain, dont j'ai déjà parlé, vint le voir, et m'adressant la parole : « Monsieur, me dit-il, puisque vous
« êtes rédacteur de la *Tribune*, pourriez-vous,
« je vous prie, me dire quel est l'auteur malen-
« contreux de cet article qui m'a fait arrêter? »
Il montra alors le numéro du 9 juillet 1831, signé de ces initiales : A. M. — « Hélas, monsieur,
« lui dis-je, vous avez le coupable devant les
« yeux. — Oh !... — Oui, mais ce qui doit un
« peu réparer ma faute, c'est que par suite de
« ces dix lignes placées à la fin de ce même arti-
« cle, je suis condamné à six mois de prison et
« à 3,000 francs d'amende.—Quoi ! vous, mon-
« sieur ? — Oui, monsieur. — Et pour cet article

« qui nous a fait arrêter en Vendée? — Pour ce
 « même article. — Vous allez faire six mois? —
 « Six mois entiers. — Il y en a déjà juste six aujour-
 « d'hui que je suis en prévention. — En vérité?...
 « — Oh! monsieur, convenez que vous avez eu
 « bien tort. — C'est selon, monsieur. — Mais enfin,
 « vous le voyez, votre présence ici est bien la
 « preuve qu'il y a une providence! — Eh pas du
 « tout, c'est la preuve qu'il y a un *juste milieu!* »

Cette preuve, au reste, est partout à Sainte-
 Pélagie. Mais une chose non moins bizarre, c'est
 que les carlistes eux-mêmes empruntent quel-
 quefois à Béranger leurs consolations et les
 charmes de leur solitude : l'un mutilant quel-
 que peu de beaux vers, chantait un jour :

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
 Même en prison, j'aiguïserai mes chants!
 Car de grandeur la France dépouillée
 Courbe son front sous le joug des méchants.

Un autre prenant au sérieux une chanson
 ironique du même poète, faite aussi à Sainte-
 Pélagie, fredonnait souvent :

Plus de vaines louanges
 Pour cette déité
 Qui laisse en de vieux langes
 Le monde emmaillotté.
 Fi de la liberté!
 A bas la liberté.

De son arbre civique
 Que vous est-il resté?
 Un bâton despotique,
 Sceptre sans majesté!...
 Fi de la liberté!
 A bas la liberté.

Et les républicains, prolétaires ou non, chan-
 tent aussi du Béranger : bien souvent ils répètent
 ces vers qui semblent créés pour cette existence
 toute d'abnégation, d'indifférence ou de mépris
 du présent qu'ils se sont faite :

Nos premiers pas sont dégagés
 Dans ce monde
 Où l'erreur abonde,
 Nos premiers pas sont dégagés
 Du vieux maillot des préjugés.

.....
 Oui, croyez-en notre gaité,
 Noble ou prêtre,
 Valet ou maître,
 Oui, croyez-en notre gaité,
 Le bonheur, c'est la liberté!

Mais ce ne sont là que des distractions de
 petit comité, et des fredons sans importance.

Il y a un autre chant plus grave pour nous.
 Quand la nuit est tombée, quand approche
 l'heure où les grosses portes vont séparer les
 prisonniers, où les verrous épais vont empê-

cher les communications, quand déjà les voleurs, dont les cellules donnent sur notre cour, montrent à travers les barreaux de fer leurs têtes pâles, fatiguées, immobiles, à la morne lueur du reverbère, alors c'est pour tous les républicains un moment solennel et religieux :

La prière du soir!...

L'usage s'en introduisit quelque temps après la révolution de juillet. La tradition le conserve puissant et vénéré.

A cette heure, les prolétaires détachent respectueusement le drapeau tricolore, l'accompagnent dans la cour, et se placent en cercle autour de lui. Tous les républicains descendent; réunis par la religion de l'égalité, et venant avec joie lui rendre hommage, tous placés au hasard; s'animant au souvenir d'un autre temps, et répétant en chœur les inspirations de nos poètes révolutionnaires.

Un des assistants entonne le *Chant du départ*, bientôt toutes les voix s'élèvent de concert pour en répéter le refrain. On passe ensuite à d'autres hymnes de liberté: qu'elles paraissent nobles, élevées, sublimes! Le patriotisme s'échauffe, le cœur s'anime et se passionne, l'âme s'élève... rien ne trouble cet enthousiasme!

Toutes ces voix fortes et mâles, ce silence, ces lieux, cette liberté vantée, exaltée, cette

présence des trois couleurs, tous ces hommes dont la foi déborde, dont la conviction accentue la parole, et rend les vœux si fermes et si vibrants; tout cela forme une solennité touchante, une espèce de fête où l'espérance dresse l'autel, un culte où chacun apporte son corps pour sacrifice!

C'est beau! c'est grand!

Puis vient *la Parisienne*, dont on supprime quelques vers.

Quand on arrive à ce couplet: *Tambour du convoi de nos frères*, tout le monde se découvre. Le mouvement se ralentit, la douleur, et une douleur vraie, profonde, adoucit et attriste la voix... car de ceux qui chantent là, combien dont les frères sont morts en juillet! Combien dont les palpitations se pressent, et dont la voix se brise quand on rappelle ces trois grands jours, et ces tombeaux délaissés, et cette gloire éteinte, et ce soleil refroidi, et ces espérances si brusquement refoulées!

Puis la *Marseillaise!* et la dernière strophe:

Amour sacré de la patrie,
Arme, soutiens nos bras vengeurs;
LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE!!

Tout cela se chante gravement, du fond de l'âme, et tout le monde est à genoux!

Quand l'hymne est fini, le porte-drapeau fait le tour du cercle, chacun baise les trois couleurs, puis on se relève, le drapeau est reconduit avec la même cérémonie, et, bientôt, on entend au bas de chaque pavillon une grosse voix s'écrier avec force : LA FERMETURE!! Les portes roulent sur leurs gonds, et chacun rentre chez soi.

ARMAND MARRAST.



L'APPRENTI JOURNALISTE.



Dans ces temps de révolution où les journaux ont tant d'influence sur les esprits, je crois utile de raconter naïvement au public comment, épris de la littérature, je me fis auteur par circonstance et apprenti journaliste par nécessité. Les événements de ma vie n'ayant rien de romanesque, je n'ai pas besoin d'avertir mon lecteur que mon récit ne contiendra que la plus exacte vérité.

On me nomme Alfred de R***, et je dois la